

Le travail ne fait pas souffrir. Il souffre...

Dans son dernier ouvrage *, Yves Clot poursuit un travail de recherche engagé de longue date sur le travail. L'auteur se saisit d'une actualité marquée par les suicides sur le lieu de travail pour interroger les « solutions » qui surgissent dans le débat public, souvent marquées de « despotisme compassionnel » et fort éloignées des mécaniques subtiles du réel. Avec son autorisation, nous publions ci-dessous un bref extrait de son ouvrage, en espérant qu'il donne aux lectrices et lecteurs d'*H&L* envie de pousser leur réflexion sur cet objet essentiel de droit qu'est le travail.

Pierre TARTAKOWSKY,
rédacteur en chef d'*H&L*

« **D**errière les leurres, on laisse généralement en l'état un problème difficile : comment les "gens ordinaires" – pour reprendre cette formule énigmatique à souhait – développent-ils déjà, échouent-ils à le faire ou peuvent-ils développer davantage leur pouvoir d'agir sur leur santé au travail ? Comment leur rayon d'action et même le rayonnement de leur activité individuelle et collective peuvent-ils s'étendre en situation réelle ? Il faut alors revenir au terrain [...]. Là, on rencontre certes trop souvent l'extinction de ce rayonnement dans le travail habituel. La santé en pâtit grandement. Mais la souffrance n'est pas d'abord le résultat de l'activité réalisée. C'est ce qui ne peut pas être fait qui entame le plus. La souffrance trouve son origine dans les activités empêchées, qui ne cessent pourtant pas d'agir entre les travailleurs et en chacun d'entre eux sous prétexte qu'elles sont réduites au silence dans l'organisation. Avec la palette des activités rentrées, le dernier mot n'est jamais dit, le dernier geste n'est jamais fait. Le destin de l'activité avortée n'obéit à aucun prophétisme, pas même à celui des experts régulièrement en déroute ⁽¹⁾. Cette incertitude foncière du réel de l'activité, qui laisse en jachère nombre de possibilités non réalisées – mais insistantes –, est la force de rappel de tout hygiénisme. C'est une force qui lui donne même, curieusement, une chance de devenir autre chose que ce qu'il est. Cette force, quand elle est trop longtemps stérilisée, peut nourrir une passivité ruineuse.

(*Yves Clot, *Le Travail à cœur, pour en finir avec les risques psychosociaux*, La Découverte, mai 2010, 14,50 euros.

Mais elle n'est pas prédestinée à la stérilisation.

C'est pourquoi je tiens que le développement du pouvoir d'agir des salariés sur leur activité est la meilleure critique qu'on puisse trouver de l'hygiénisme spontané de l'organisation. Aussi curieux que cela puisse paraître, rares sont les critiques savantes de l'hygiénisme qui vont jusqu'à imaginer qu'elles ne sont pas seules contre lui et que les premiers concernés, en situation réelle, consacrent une partie substantielle de leur temps à préserver leur santé pour continuer à travailler. Et ce malgré des procédures conçues éventuellement pour les protéger, mais qui leur compliquent parfois la vie compte tenu de ce qu'on leur donne à faire. De plus, ces efforts consentis, lorsqu'ils touchent au but, leur permettent quelquefois non seulement de préserver mais de développer leur santé en élargissant leur pouvoir d'agir. Les gens ordinaires sont assez extraordinaires de ce point de vue, sans doute parce qu'ils n'ont guère le choix et qu'il leur faut bien, au moins de temps en temps, prendre la peine de vivre. Je tire peut-être cette conviction de ma fréquentation précoce du travail d'Ivar Oddone ⁽²⁾ en Italie, qui avait su voir qu'il existe aussi une critique non écrite des « prêts à penser » organisationnels.

Une « énergie » qui cherche à s'exprimer

Cette critique non écrite, ou encore "ordinaire", a son efficacité. Elle la tire du fait que, pour réussir à travailler, les femmes et les hommes au contact de la

(1) Voir Damien Cru, "L'écriture entre transformation et connaissance", in Yves Clot et Dominique Lhuillier, *Agir en clinique du travail*, Erès, janvier 2010.

(2) Yves Clot, *Travail et Pouvoir d'agir*, Puf, avril 2008.

(3) Voir, par exemple, Sidi Mohammed Barkat et Eric Hamraoui, "Résister dans le contexte du nouveau rapport de travail", *Nouvelle Revue de psychosociologie*, Erès, 2009/1 (n° 7).

(4) De ce fait, je ne suis pas sûr de partager le point de vue de William Dab : "La médecine du XXI^e siècle sera une médecine des risques", in *Id, santé et environnement*, Pud, Paris, 2008.

(5) Georges Canguilhem, *Ecrits sur la médecine*, Seuil, juin 2002.



Le travail à cœur

POUR EN FINIR AVEC LES RISQUES PSYCHOSOCIAUX

Yves Clot

LA DÉCOUVERTE

« J'impute les dégâts du travail autant à ce que les travailleurs ne peuvent pas faire qu'à ce qu'on leur fait. Et je considère même que c'est l'amputation de ce qui est à portée de main qui est le plus douloureux. »

réalité doivent "faire avec" les normes imposées. Mais, précisément avec elles, ils doivent faire autre chose que ce que ces normes prévoient, ce dont elles ne sortent pas indemnes. Ces vertus de la nécessité expliquent parfois davantage le recul de l'hygiénisme que les critiques savantes. C'est là que réside la possibilité de sortir de l'hygiénisme « par en bas », jusqu'à l'institution du conflit politique sur la qualité. On le sent bien, la position que je prends là se tient sur le fil du

rasoir. Elle n'ignore pas les dégâts du travail, qui font souvent dire aujourd'hui qu'il est en soi dangereux pour la santé. Mais ces dégâts, je les impute autant à ce que les travailleurs ne peuvent pas faire qu'à ce qu'on leur fait. Et je considère même que c'est l'amputation de ce qui est à portée de main qui est le plus douloureux. Du coup, je crois aussi que toutes les inhibitions n'éteignent pas l'activité. Au contraire, beaucoup sont source d'une vitalité parfois désespérée, mais qui, pour l'essentiel, va bien

au-delà du désespoir, pour peu qu'elle trouve destinataire. Les inhibitions ne sont pas seulement des soustractions à l'activité. Elles sont le siège d'un potentiel d'énergie et de force cachée qui demande des comptes. Cette production même n'est pas sans danger, bien sûr, pour les salariés, qui risquent toujours, si cette force reste inutile, d'"en faire une maladie", comme le dit le langage populaire. Mais cette intensité n'est jamais abolie, même lorsqu'elle se présente sous les formes « falsifiées » de la psychopathologie du travail, qui la trahissent dans tous les sens du terme⁽³⁾.

La santé au travail est inséparable de cette intensité sous toutes ses formes. On comprend alors pourquoi il n'est pas possible de se rassurer à bon compte en la mesurant par l'absence de troubles avérés ou encore de risques encourus⁽⁴⁾. En matière de santé, j'ai plaisir à citer la formule très populaire utilisée par G. Canguilhem : "Je me porte bien dans la mesure où je me sens capable de porter la responsabilité de mes actes, de porter des choses à l'existence et de créer entre les choses des rapports qui ne leur viendraient pas sans moi"⁽⁵⁾. Je me sens actif aussi pour les mêmes raisons. Vue ainsi, l'activité de tous les jours, quand elle n'est pas « empêchée », est dans la réalisation effective de la tâche, par elle, mais aussi parfois contre elle, production d'un monde ou plus exactement recreation d'un monde. Au travail, contrairement aux apparences, on ne vit pas dans un contexte ; on cherche à créer du contexte pour vivre. »

L'activité de tous les jours est production d'un monde ou plus exactement recreation d'un monde. Au travail, contrairement aux apparences, on ne vit pas dans un contexte ; on cherche à créer du contexte pour vivre.